

Mardi 14 juillet

SARAH

La plupart du temps, j'essaie d'imaginer ces porcs qui me reluquent en tétant leur bière et en se massant l'entre-cuisse vêtus d'un trois-pièces avec cravate assortie et souliers vernis. À la place des tables chromées du bar, je visualise des rangées de sièges tendus de velours cramoisi et des loges aux balustrades ouvragées. Quant à la musique lascive crachée par les haut-parleurs, je la transforme mentalement en une mélodie jouée par un orchestre. Une pièce de Tchaïkovski, grandiose, qui me transporte.

J'imagine que je suis la ballerine que j'aurais dû devenir. Ça m'aide à supporter ma vie de danseuse nue au Pinky. Un peu.

Chaque fois que j'élève la jambe le long du poteau, je me représente celui-ci comme la barre devant le miroir de la salle de ballet où je m'exerçais, autrefois. Le frôlement de ma jupe de tulle sur mes cuisses parvient presque à me faire oublier que je suis condamnée à me produire sur cette scène misérable. C'est Carl, le patron, qui m'a suggéré de porter le traditionnel tutu sur scène, histoire d'incarner encore plus mon personnage de ballerine. Un personnage, oui. Car je n'en serai jamais une vraie.

Je balance mes hanches fines, je caresse ma poitrine juste assez volumineuse pour que j'exerce ce métier. Mes collègues essaient de me convaincre de me payer une augmentation mammaire, mais je trouve que je me suis déjà suffisamment trahie. J'ai le corps d'une danseuse de ballet, voilà tout. Je suis de loin la plus petite de la bande, alors Carl m'oblige à chausser des talons encore plus vertigineux que ceux des autres filles pour y remédier.

Je paraissais bien plus grande, juchée sur la pointe de mes chaussons de satin...

Je ferme les yeux pour ne plus croiser les regards vicieux des hommes qui bavent devant moi. Assis en retrait, d'autres fixent le vide, le visage figé dans une expression éteinte, l'air aussi morts à l'extérieur que je le suis moi-même à l'intérieur.

J'essaie de me faire plus sensuelle que vulgaire pour ne pas décevoir mon public. Plusieurs clients ne viennent au Pinky que pour voir la ballerine déchue au style si différent des autres danseuses.

Merde, je ne peux pas croire que je suis descendue aussi bas !

Je me cambre au maximum, laissant pendre mes bras vers le sol. Mes longs cheveux bruns effleurent le plancher. Je me redresse en caressant ma peau pâle, glacée. Mes doigts remontent jusqu'à mon cou, s'enroulent autour de la boucle de satin retenant le haut de bikini qui couvre à peine mes seins. Ceux qui ont déjà vu ce numéro crient en écartant les jambes un peu plus :

— Allez, Natasha, enlève-le !

« Natasha ». Le prénom russe choisi par mon patron sous prétexte que j'ai déjà fait du ballet et que le ballet, c'est prétendument russe.

Je tire doucement sur le ruban, pendant que le public continue de m'encourager à me dénuder. Le nœud se défait et des sifflements de satisfaction fusent dans l'assistance. Ils me dégoûtent tous tellement ! Je frissonne malgré la sueur qui couvre mes tempes. Je veux juste que ça se termine. Maintenant. Alors, d'un geste, je me débarrasse aussi de mon tutu, qui vole dans les airs avant d'aller choir plus loin. Je me

redresse, vêtue d'un string ridicule qui ne cache à peu près rien.

J'attrape ma jambe et la ramène jusqu'à mon épaule. Grand écart latéral, avec vue directe sur mon entrejambe. J'ai droit à des grognements lubriques cette fois. Les mains se font plus insistantes sur les pantalons gonflés. L'homme qui se trouve juste devant moi déglutit péniblement. Il n'ose plus cligner des yeux de peur de manquer une seule seconde de ce précieux spectacle. Je me penche avec grâce pour attraper mon tutu et le lance sur la table de mon admirateur, qui est en train de suffoquer de désir ; il se jette dessus et y enfouit son visage. Je vais vomir. Je compte aussi trois autres clients dont je suis plutôt certaine de recevoir la visite, tout à l'heure, dans l'isoloir. C'est beaucoup, pour un mardi soir.

Je sors de scène en enchaînant des pirouettes étourdissantes. Mais les fleurs ne pleuvent pas sur mes pas...

La lumière des projecteurs s'atténue derrière moi alors que je disparaîs dans l'obscurité des coulisses. J'attrape mon peignoir de soie, suspendu à un crochet, et gagne la loge.

— C'est à toi, Ariel, dis-je à une grande fille aux boucles blondes. Je les ai bien réchauffés.

— Ouais, merveilleux..., marmonne-t-elle en refermant un immense anneau doré sur son lobe d'oreille. Je trépigne de joie.

Le coin droit de ma bouche se soulève en un rictus entendu. Les autres danseuses prononcent quelques mots d'encouragement pour Ariel lorsqu'elle quitte la pièce. Puis, elles retournent à leur maquillage ou à la lecture de leur magazine. Avec un soupir, je me laisse tomber sur une chaise. Cinq minutes de tranquillité avant la suite du supplice. Devant moi, la coiffeuse est couverte d'un fouillis de flacons, de pinceaux et de pastilles de poudre irisée. J'attrape une bouteille de gouttes pour les yeux et humidifie mes verres de contact. Puis, j'applique une nouvelle couche de maquillage ultracouvrant sur les cicatrices à mes poignets.

Le patron ouvre la porte et passe la tête dans l'embrasure. Ses prunelles indifférentes glissent sur mes collègues avant de s'arrêter sur moi. Une lueur de convoitise, mauvaise, les illumine aussitôt. Je resserre les pans de mon peignoir en frissonnant. C'est ce regard qui m'incite à éviter de me retrouver seule avec lui, même si aucune des filles ne s'est jamais plainte de s'être fait toucher...

— Louisa, lance-t-il à une des autres danseuses sans me quitter des yeux, il y a une fille qui ne peut pas rentrer demain. Je t'ai ajoutée à l'horaire.

— Mais j'avais déjà des trucs de prévus!

— Eh bien, annule-les.

Louisa lâche un grognement frustré, mais acquiesce; de toute façon, elle n'a pas vraiment le choix.

Carl me fixe avec son air suffisant, gorgé du pouvoir qu'il détient sur nous.

Une serveuse apparaît derrière son épaule. Elle se racle la gorge, puis annonce :

— Un client t'attend, Sarah. Cabine un.

Je serre les dents, découragée. Mes cinq minutes de répit viennent de fondre d'un coup.

— Avec le sourire, hein? prend la peine de dire Carl en voyant mon air renfrogné.

Je plaque ce qui doit ressembler à une grimace sur mes lèvres et prononce d'un ton censé être enthousiaste :

— Oui, avec le sourire.

Mercredi 15 juillet

SID

— Et une bavette de cerf aux pommes pour la jolie demoiselle! lancé-je en arrivant avec le plat en question.

La cliente cache un sourire ravi derrière sa serviette de table. Celui qui doit être son copain m'adresse un froncement de sourcils en guise d'avertissement. Oui, oui, pas touche, j'ai compris. Je dépose les assiettes devant eux et leur propose un peu de poivre. L'homme me dévisage pendant que je fais tourner le moulin entre mes mains. Je peux aussi sentir le regard de la fille sur moi, mais c'est autrement plus agréable.

J'espère que c'est elle qui paiera, j'aurai un meilleur pourboire.

Le Chic Station est plein, comme d'habitude. Je devrais récolter un salaire digne de ce nom encore ce soir. Pas la peine de se tuer à faire de longues études quand on peut gagner autant d'argent juste en transportant des assiettes et en faisant des manières aux dames !

Oh, il y a bien quelques mâles dans la salle, mais la majeure partie de la faune du restaurant est constituée de femmes. Jeunes, de dix-huit à trente ans. À l'aise, financièrement parlant, à en juger par les logos cousus sur leurs vêtements et leurs sacs à main. Et, surtout, terriblement séduisantes. Leurs yeux soulignés de noir, leurs lèvres qui embrassent doucement les coupes de vin, leurs cheveux soyeux, caressant leurs épaules... tout cela peut être à moi, pour peu que je le veuille.

— Simon-David..., minaude l'une de mes clientes près de la fenêtre en levant le doigt pour attirer mon attention.

Tiens, tiens, déjà une qui se permet des familiarités en m'appelant par mon prénom, que je lui ai mentionné en lui remettant le menu, à son arrivée. Je sens que ça va être une soirée intéressante.

— Tu pourrais m'apporter un autre gin tonic, s'il te plaît? me demande-t-elle lorsque j'arrive à sa table.

J'acquiesce avec un sourire. Elle n'est pas mal, cette fille, même si elle a bien cinq ans de plus que moi. Ses cheveux prune coupés au menton, ses paupières charbonneuses et son bustier décoré de dentelle lui donnent une allure sombre, redoutable. Je passe derrière le bar, puis reviens vers elle quelques minutes plus tard. Le tissu de ma manche frôle son bras quand je me penche pour poser son verre sur la table. Je vois sa peau se couvrir de chair de poule. C'est dans la poche.

— Merci... Simon-David, souffle-t-elle.

Dans ses yeux, je détecte la même flamme que dans ceux de toutes les autres avant elle : la faim des corps, de la chair.

Et quelque chose qui ressemble à l'espoir stupide d'avoir peut-être trouvé le bon.

Pour ça, meilleure chance la prochaine fois. Mais, pour satisfaire ses besoins physiques, je suis l'homme de la situation.

— Tout est à votre goût, mesdemoiselles ?

Ses deux copines et elle gloussent de plaisir. Ne jamais appeler une femme «madame». Juste à cause de ça, mon pourboire vient d'augmenter de cinquante pour cent. Ça marche à tous les coups.

— Oui, merci ! Tout est... délicieux...

Nouveau regard enjôleur de la part de la fille au bustier. À ses côtés, son amie – joues roses et décolleté révélateur – ne me lâche pas des yeux non plus. Je vais avoir l’embarras du choix.

C’est à ce moment que la porte du restaurant s’ouvre pour laisser entrer une fille toute menue dans son chandail ample à manches trois quarts et sa jupe à plis.

C’est vrai, on est mercredi !

— Sarah ! m’exclamé-je en la rejoignant. Je suis content de te voir !

— Salut, Sid, me répond-elle avec son traditionnel demi-sourire, en remontant ses lunettes rose pâle sur son nez. Il y a du monde, ce soir !

— Ce n’est rien, on va te faire une petite place au bar.

— Merci, c’est gentil.

— Je te prépare un verre ?

— Oui, un mojito avec plein de glaçons, s’il te plaît. Il fait chaud.

Je lui dresse le couvert à une extrémité du long comptoir de bois verni, près d’un couple qui se susurre des mots doux. Sarah se juche sur son tabouret. Je la contemple à la dérobée ; je lui trouve l’air fatigué encore cette semaine. Chaque mercredi, quand elle passe au restaurant, elle me

paraît plus fragile. Parfois, on dirait qu'elle va casser sous mes yeux.

— Tu vas bien ? lui demandé-je en écrasant de la menthe dans un verre.

— Ouais. Pas trop mal.

— Et le boulot ?

Je ne sais même pas ce qu'elle fait comme travail. Chaque fois que j'aborde le sujet, elle se défile.

— Ça va.

Elle détourne la tête vers la masse humaine du resto qui devise gaiement devant les assiettes remplies de calmars frits, de canard confit ou de légumes braisés, et elle lâche un :

— Ah, ça sent bon, j'ai drôlement faim !

Elle se défile, comme je le disais.

— Qu'est-ce que je te sers ?

— Comme d'habitude, s'il te plaît, répond-elle en jouant avec un des deux bracelets de cuir qui recouvrent ses poignets.

Ce qui signifie : une entrée de tartare de saumon avec croûtons. Elle a un appétit d'oiseau et ne se rend jamais au plat principal, encore moins au dessert.

— On vient d'ajouter un tartare de bœuf au menu..., lui annoncé-je. Tu voudrais l'essayer ?

— Non, merci, fait-elle en secouant la tête. Je ne mange jamais de viande rouge.

— Ah, OK.

Je pose son mojito devant elle. La frange qu'elle arbore en temps normal est retenue sur sa tête par un bandeau étroit, mais elle a laissé libre le reste de sa crinière ondulée. Malgré son physique de petite fille, elle a les bras et les cuisses fermes de quelqu'un qui fait souvent du sport. À voir son teint fantomatique, ce n'est certainement pas du jogging ou du volley-ball de plage...

Mon estomac se serre. Ah là là... ce qu'elle est jolie !

Pourtant, elle ne correspond en rien au genre de filles avec qui je couche d'habitude. Poitrine minuscule, vêtements confortables plutôt que seyants, visage à peine maquillé... Et elle refuse toutes mes avances depuis les six ou sept mois qu'elle fréquente le Chic Station. Mais elle dégage quelque chose qui m'attire irrésistiblement et qui n'a rien à voir avec l'apparence.

Dans le fond, je sens qu'elle est comme moi. Complètement brisée à l'intérieur.

Je passe en cuisine pour communiquer sa commande et en ressorts avec trois assiettes pour

la table numéro deux. Du coin de l'œil, je vois Marc, l'autre serveur, qui rigole avec Sarah. Je distribue rapidement les plats et regagne le bar.

— Marc, je pense qu'il faut de l'eau à l'une de tes tables. Les verres sont presque vides.

— Oh, merci, Sid. J'y vais.

Sarah le suit des yeux alors qu'il file chercher un pichet d'eau.

— Alors, qu'est-ce qu'il te racontait de drôle ?

— Rien du tout.

Mais son petit air narquois soutient tout le contraire.

— Allez, dis-moi..., insisté-je en m'appuyant sur le comptoir devant elle.

Je vois ses joues s'empourprer et elle baisse les yeux. Elle est trop craquante. En brassant ses glaçons avec sa paille, elle finit par lancer :

— Il me racontait comment les filles près de la fenêtre bavaient devant toi.

Je me fige.

— Mais non, elles doivent juste être impressionnées par mon service attentionné.

— Ton service un peu trop attentionné, oui.

Son demi-sourire est plein de sous-entendus, presque de reproches.

— Avec laquelle vas-tu finir la soirée ? ajoute-t-elle sur un ton léger.

Je fronce les sourcils et me penche un peu plus vers elle.

— C'est avec toi que je veux finir la soirée. Tu le sais bien.

— Arrête de te moquer de moi, Sid.

— Je ne me moque pas de toi, Sarah.

Elle relève ses pupilles vers moi et nous nous fixons quelques secondes. Si seulement elle pouvait me croire...

— Le tartare est prêt, Sid ! lance-t-on des cuisines.

— J'arrive !

Puis, je reprends tout bas, à l'intention de Sarah :

— Alors, tu veux bien aller prendre un verre avec moi ?

— C'est ce que je suis en train de faire, là.

— Non, je veux dire... après mon quart de travail. Ailleurs.

Elle se met à brasser ses glaçons plus vigoureusement.

— Désolée, je ne peux pas.

Pour la énième semaine consécutive, j'ai échoué. Comme d'habitude, je ne laisse rien paraître de mon dépit et lui adresse mon plus beau sourire, si bien maîtrisé, depuis le temps, que plus personne ne s'aperçoit qu'il est faux.

— Pas grave, on se reprendra. Je reviens, je vais chercher ton tartare.

— Merci, Sid.

Le soulagement dans sa voix me semble cacher autre chose... de la déception? Je chasse cette impression en secouant la tête; je sais bien que je me fais des idées juste pour préserver mon orgueil. Simon-David Cain n'est pas habitué à échouer auprès de ces dames.

Mais pourquoi faut-il donc que j'échoue précisément là où je souhaite tant réussir?

Je jette un œil vers la table près de la fenêtre. La fille aux cheveux prune et aux paupières charbonneuses fera l'affaire... Ses iris sont presque aussi bleus que ceux de Sarah.

Vendredi 17 juillet

SARAH

Mes écouteurs enfoncés dans les oreilles, je me recroqueville plus profondément dans mon fauteuil et je monte le volume de mon cellulaire au maximum. J'imagine les différentes fées, avec leurs tutus pastel, qui viennent faire leur numéro devant le roi et la reine et offrir leurs dons à la petite Aurore. Elles tournoient sans relâche, toupies joyeuses et adorables. Les notes de Tchaïkovski se taisent un instant, laissant place aux applaudissements de la foule. Dans ma tête, les six ballerines gardent la pose un instant, le visage souriant sous leur maquillage irisé. Elles font un dernier tour de piste avec des courbettes gracieuses pour les souverains, puis se postent en périphérie, dos au décor.

Soudain, coup de tonnerre: les lumières tressautent, faiblissent. La reine serre son enfant dans ses bras.

Carabosse arrive.

J'écrase un coussin entre mes genoux repliés, presse l'un de mes bracelets de cuir sur mon poignet. Carabosse la maléfique. Mon pire cauchemar.

Entourée de ses sbires qui caressent le sol du bout des doigts en grimaçant, elle entre, enveloppée de ses voiles d'ombre, ses cheveux de jais remontés en couronne sur son front, son bâton de magie noire à la main.

La musique se fait plus discordante, passant des aigus aux graves. La sorcière sourit aux parents d'Aurore en montrant trop les dents. La beauté et la majesté de ses gestes ne parviennent pas à empêcher ses proies de frémir. Carabosse vole vers l'enfant nouvellement née; les gentilles fées s'interposent, lui font la révérence pour tenter de l'apaiser. Mais la rage de la sorcière est trop profonde. Son dépit déforme ses traits. Elle repousse les indésirables et donne libre cours à son ressentiment.

Son bâton s'élève et devient le fuseau avec lequel Aurore se piquera un jour le doigt. La musique devient sautillante, affolée. Les notes s'enchaînent rapidement, toujours plus vite, la

vengeance jaillit, la haine éclate. Puis, le silence : le mauvais sort est jeté.

Il n'y a plus rien à faire. C'est fichu.

J'arrache les écouteurs de mes oreilles et lance l'appareil à l'autre bout de la pièce en gémissant. Puis, j'enfouis mon visage dans le coussin. Sous mes bracelets, ma peau me démange.

J'ai envie de tout détruire. Tout.

Moi, surtout.

Au pied du mur, mon cellulaire gît, sa vitre éclatée. On dirait qu'on a dessiné une toile d'araignée dessus. Les informations sur la pièce qui joue sont encore affichées à l'écran. Même pas foutue de briser quelque chose comme il se doit quand j'ai besoin de me défouler ! Je me lève et me dirige vers lui. Mais je le contourne et passe dans la cuisine. Le frigo, blanc sale, me toise de toute sa hauteur. Je lève le bras et allonge la main pour toucher la longue boîte rectangulaire qui m'attend, jour après jour, au sommet. Le grain familier de son bois sous mes doigts atténue les couleurs dans la pièce, assourdit la rumeur de la rue qui pénètre dans mon appartement par la fenêtre ouverte. Un vertige me saisit. Je ramène le coffret contre ma poitrine. Puis, je le pose sur la table. Son petit cadenas d'or me nargue. Il me serait si facile de l'ouvrir, même si j'en ai jeté la clef trois ans plus tôt. Des cisailles en viendraient à bout en moins de deux.

COBAYES

Je reste debout devant la boîte, les poings serrés sur mes cuisses. Je ne l'ouvrirai pas. Non, je ne l'ouvrirai pas.

Samedi 18 juillet

SID

Trois heures quarante-cinq. C'est l'heure à laquelle mes amis Overdogs m'ont donné un rendez-vous virtuel – dans mon fuseau horaire, du moins, car nous venons d'un peu partout dans le monde. À l'heure pile, les huit *hackers* du groupe qui ont prévu de participer au coup sont là. Génial.

Nous nous sommes déjà mis d'accord sur les modalités de l'opération : nous procéderons en solo, explorerons la barrière érigée autour du système d'exploitation de notre cible jusqu'à ce que l'un de nous y détecte une faille. EWorth, une compagnie d'électronique qu'on suspecte de servir de couverture à une obscure organisation, est notre point de mire depuis un bon bout de temps. Un de ses employés a communiqué

anonymement avec nous par l'intermédiaire de Veritaz, le site sur lequel nous publions les crimes que nous déterrions. Il nous a filé une info qui nous a aiguillés vers une section bien précise du système informatique d'EWorth. Si on est chanceux, les responsables de la sécurité seront des incompetents – contrairement à ce qu'on pourrait penser, ça arrive souvent.

Mais, cette fois, à en juger par les minutes qui s'écoulaient trop vite sans que nous réussissions à percer leurs défenses, mes collègues et moi avons affaire à de vrais pros.

Ce qui veut sans doute dire qu'ils ont quelque chose de gros à cacher et que nous ne travaillons pas en vain.

Ma bière traîne, abandonnée, sur ma table de travail. Mes doigts courent sur le clavier, testant des lignes de code. *Access denied*, encore. Les trois écrans de mon ordi éclairent la pièce. J'ai l'impression de me trouver dans un long tunnel noir avec de la lumière au bout : mon but.

Et je suis tout près d'y arriver, je le sens.

J'entends des bruits de pas dans le couloir, par la porte entrouverte. Je ne quitte pas mon écran des yeux.

— Qu'est-ce que tu fais ?

La voix mélodieuse de la fille qui m'a charmé plus tôt dans la soirée est maintenant rauque, ensommeillée.

— Rien, je niaise sur Internet. Je n'arrivais pas à dormir.

— Tu viens te recoucher ?

— Bientôt. Vas-y, je te rejoins.

— D'accord.

Elle retourne dans mon lit, je l'entends froisser les draps. Puis, elle disparaît de ma conscience. Il n'y a plus que ces lignes interminables de chiffres, de lettres et de signes typographiques qui ont de l'importance à mes yeux.

Un message surgit alors sur mon écran de gauche. Ça vient de FalconX9 : il a trouvé la faille !

D'un mouvement de souris, je me dépêche de copier les données qu'il a transmises à tous les Overdogs, puis de les coller dans le champ approprié. J'appuie sur *Enter*.

Yes! Je suis à l'intérieur !

Une trentaine de dossiers s'affichent devant moi. Vulnérables, accessibles, prêts à me dévoiler leurs secrets. Je choisis une icône platement nommée « *Bills* ». Des tonnes de factures, classées par genre : Métal, Plastique,

Composants divers, Services, Publicité, Autres. J'ouvre l'onglet «Autres» et me concentre sur celles de la dernière année. Je ne consacre pas plus de trois secondes à chacune, car je peux me faire rejeter du système à n'importe quel moment. Je clique seulement sur «Ouvrir» et «Fermer» sans faire aucune modification; je suis une ombre qui glisse dans les entrailles du système, indétectable.

La plupart des documents prouvent l'achat de matériel de bureau. Mais, soudain, je tombe sur une première facture d'armes.

Beaucoup d'armes. De guerre.

J'ai chaud et froid en même temps. Tout à coup, ma vie est en danger. Enfin, pas la mienne directement, mais celle d'Abhell, mon pseudo. Car moi, personne n'arrivera à me trouver.

J'ai le temps de transférer une douzaine de factures en lieu sûr avant que le système plante: *Access denied* clignote en lettres géantes sur mon écran central. L'arrière-plan se désagrège. Merde, on nous a repérés!

Je sors de là au plus vite, laissant EWorth et ses armes illégales derrière moi. Je pousse un long soupir et me cale dans ma chaise. J'attrape ma bière. Tiède, éventée, elle a un goût trop prononcé. Combien d'heures ont passé? J'avale d'un trait la moitié de ce qui reste dans la

bouteille. Il faut que je transmette les documents que j'ai dénichés aux autres *hackers*.

FalconX9 est plus rapide que moi ; il nous a déjà envoyé un dossier confidentiel concernant des enfants soldats. Mes petites factures d'armes font piètre figure à côté, mais elles viendront appuyer la découverte de mon collègue. Veritaz aura toutes les cartes en main pour démolir EWorth. Je suis content. J'ai bien travaillé.

Une fois le transfert des informations terminé, je salue mes frères Overdogs, puis quitte le Darknet. Je reprends ma bière et fais couler ce qui en reste dans ma gorge. En reposant la bouteille, je heurte un cadre. Il tombe à plat sur le bureau. Je tends vivement le bras pour le redresser.

Sur la photo, Charlie me contemple avec son beau sourire éméché, levant un bock dégoulinant de mousse vers moi. L'image est un peu floue. Je l'ai prise il y a quatre ans, avec mon téléphone, dans notre bar préféré.

Quand je me lève, j'aperçois par la fenêtre l'aube qui étire ses rayons entre les édifices de la ville. Je suis si fatigué... Pourtant, je sais que je ne réussirai pas à trouver le sommeil. Encore. Je jette un regard coupable à Charlie dans son cadre. Puis, avec un soupir, je passe à la salle de bain et avale deux comprimés de somnifère avec une gorgée d'eau.

J'entre dans ma chambre. Ah oui, c'est vrai, il y a cette fille... Elle dort, le visage caché sous un pan de mèches noires, les draps remontés jusqu'au cou. Elle n'était pas trop mal, celle-là... un peu insipide, mais gentille. Je ne me souviens même plus de son nom.

Je sors de la pièce et me traîne jusqu'au salon. Une couverture m'attend dans un panier près du divan, au cas où ce genre de situation se présenterait. Je m'enveloppe dedans, me roule en boule sur le canapé et cale un coussin sous mon crâne. Les somnifères ne sont jamais trop longs à faire effet.

J'espère que la fille va partir sans me réveiller.

Et qu'elle n'essaiera pas de me revoir ensuite.

...

Des enfants soldats...

Les salauds...

...

Non, Charlie... Va-t'en, s'il te plaît...

Va-t'en...